Sainte-Hélène

La Légende Napoleonienne

Il est curieux de savoir ce qu'est la Sainte-Hélène d'aujourd'hui. Le "rocher battu par la tempête" Ces notes récentes sur l'île du dénuement de la légende napoléonienne vont nous renseigner, et il paraîtra singulier que ses habitants aient devenus aussi indifférents aux évènements du grand drame.

Du [illegible] — et l'on découvre cette île [illegible] à cause des vapeurs qui paraissent s'amoncellent [illegible] Sainte-Hélène a l'aspect [illegible] tache grisâtre qui terminait l'horizon, une sorte de gros nuage [illegible] coupé, couché, vautré à fleur de la mer, tout là bas. De plus près, l'irrégularité des lignes s'accentue en même temps aussi que leur grossièreté. Elle présente, à première vue, les mêmes signes extérieurs que Trinité, sa voisine: un énorme bloc de roches entassées, mal taillées, mal équarries — un agrandissement du "chaos" de Gavarnie, — que domine un pic assez élégant rappelant un peu celui de Ténériffe, mais bien moins élégant, plus massif, plus écrasé.

A mesure qu'on approche, un phénomène inexplicable se produit : ces grandes montagnes qu'on aperçoit, ces pics élevés, s'abaissent sensiblement, ont l'air de se fondre dans l'eau comme si elles étaient en sucre : l'île semble se ramasser, rentrer en elle-même, elle diminue positivement, de sorte qu'elle apparaît de près beaucoup plus petite que de loin. Aussi éprouve-t-on la sensation que Sainte-Hélène s'enfuit devant vous, cherche à se soustraire à votre contact : on dirait vraiment qu'elle a conscience du crime de lèse-majesté que vont commettre les navigateurs qui arrivent et qu'elle essaye de les éviter pour ne point laisser souiller par des pieds indignes le sol sacré qu'a foulé la botte de l'Empereur.

Du mouillage enfin, l'aspect absolument désolé de l'îlot confirme encore cette première impression : Sainte-Hélène résiste, se dérobe de plus en plus, se montre inabordable. Les rives en sont formées en effet de murailles toutes droites, inaccessibles, qui, émergeant brusquement de l'eau, s'élèvent taillées à pic jusqu'à deux ou trois cents mètres, empêchant de voir l'intérieur de l'île, ses hauts plateaux, ses sommets verdoyants où la végétation semble s'être réfugiée. Sérieusement, ce dehors lugubre fait l'effet d'un grand vêtement noir qu'aurait revêtu Sainte-Hélène comme si, fidèle au culte du souvenir, elle voulait éternellement porter le deuil du grand homme qu'elle a vu mourir.

Il n'est guère qu'un point par lequel on aborde à Sainte-Hélène: c'est la petite anse qui sert de port à Jamestown, la capitale.

Le port de Jamestown, — est-ce bien un port? — n'est pas fréquenté. Les seuls navires français — j'entends navires de l'Etat — qui y relâchent d'une façon à peu près régulière sont les transports de la Nouvelle-Calédonie qui viennent y faire de l'eau et y renouveler leurs provisions de viande fraîche, coupant ainsi en deux leur long voyage de retour, et enfin la frégate-école des aspirants et les corvettes-écoles des timoniers et des gabiers qui y accostent, une fois l'an, pour apprendre aux élèves ce qu'est un mouillage à la sonde sans pilote. Aussi, au point où l'on est ancré, n'aperçoit on autour de soi aucun bâtiment : à peine, au pied de la colline de gauche, un ou deux chalands pour le transbordement des marchandises, puis quelques rares petits bateaux de pêche qui rappellent par leurs formes et leurs dimensions ces "norvégiens" dont se servent habituellement nos "passeurs" de la Seine et de la Marne. On n'y voit que très rarement deux navires en même temps; le fait, à coup sûr ne s'est pas présenté vingt fois depuis que la "Belle-Poule" y est venue prendre les cendres de Napoléon.

Une des raisons peut-être de ce délaissement dans lequel se trouve l'île de Sainte-Hélène est la difficulté du débarquement. On ne peut en effet aborder à quai : d'abord parce que le mur qui se trouve là pour remplir cet office ne mérite guère un tel nom : ensuite parce que, le port étant absolument ouvert, le ressac y est toujours très fort.

A l'extrémité de la petite vallée en pente douce où se cache la ville de Jamestown, s'élève une sorte de courte digue en pierres de cinq ou six mètres de haut. Il semble que cette digue ait été construite là pour empêcher l'Océan de faire irruption dans la capitale.

En tous temps en effet, même par les plus grands calmes, ce mur est furieusement battu par les flots impatients qui balayent incessamment le petit banc de sable sur lequel il repose. Il n'y a donc pas moyen d'accoster à cette espèce de quai. Pour débarquer, il faut appuyer un peu sur la gauche et gagner l'extrémité d'une courte route qui est collée à la falaise comme les chemins accrochés au-dessus des ravins, dans nos pays de montagnes, et qui vient se terminer brusquement dans l'eau par cinq ou six marches usées à force d'avoir été léchées par les vagues.

A un quart d'encablure de ces marches on mouille un grappin à l'avant de l'embarcation qui nous amène à terre et qui tournant autour de cette attache, se présente au quai par l'arrière. Pour sauter, il faut saisir le moment où une lame complaisante vient vous pousser contre cet escalier primitif et prendre bien garde de ne pas s'élancer instamment à l'instant où le reflux ramène votre canot à deux ou trois brasses en arrière. Aussi n'est il point rare de voir quelque imprudent, pris entre deux temps, prendre un bain....

C'est la dernière tentative de résistance faite par l'île sauvage pour repousser l'invasion de l'intrus: c'est le suprême effort de cette déesse [illegible] qui semble que paraît être Sainte-Hélène et qui, fidèle décidément à ce Titan déchu qui fut son amant d'une heure se refuse encore une fois avec des révoltes de vierge affolée et farouche à la possession d'un nouvel étranger.....

Après une cinquantaine de pas, on arrive en face de la digue, juste dans l'axe de la vallée de Jamestown, à l'extrémité d'une place rectangulaire qui ressemble assez au mail de nos petites villes. C'est là que, pour la première fois, on aperçoit un peu de verdure. Sur la gauche, en effet, fermé par une grille fort simple, se trouve un jardin, le parc du gouverneur, dont la demeure s'élève là, contiguë au "Post Office." Ce sont de grandes maisons à deux étages, d'une banalité désespérante, dont rien ne vient rehausser l'éclat et qui suintent l'ennui.

En face, quelque peu en retrait, au second plan, presque au pied de la montagne noire et dénudée de droite, se trouve un petit temple aux dimensions plus qu'étroites, presque exiguës, dont aucun ornement ne décore la sombre façade. Sur le côté, un modeste clocher qui rappelle à s'y méprendre celui de l'église de Montrouge.

Derrière ce temple, tout contre la falaise, quelque chose dont on ne s'explique pas la nature et qui, avec une inclination à peine sensible, escalade la colline presque à pic du sol jusqu'au faîte. De loin cela ressemble aux tuyaux qui amènent l'eau de la Machine à l'aqueduc de Marly. On s'approche, c'est un escalier escarpé, une véritable échelle de grenier, allant de la ville au fort qui la domine. Autrefois, cet escalier était en bois : une vulgaire échelle de moulin. Les pluies l'ont pourri et on a dû l'édifier d'une façon plus solide : on a donc construit une sorte de mur, de rigole, de conduit, — on ne sait comment dire vraiment! — dans le genre des travaux en maçonnerie qui soutiennent les terrains glissants des grandes tranchées de chemin de fer. Sur ce mur courent deux poutrelles en fonte sur lesquelles sont appuyées les planches servant d'échelons. Il n'y en a pas moins de 699, ce qui fait un total de 700 degrés; et, comme ces degrés ont une hauteur moyenne de 20 à 26 centimètres, vous voyez d'ici la belle hauteur. C'est évidemment l'échelle la plus longue, la plus haute du monde; et les indigènes de l'île en tirent volontiers quelque vanité.

Cette échelle gigantesque, — qui a nécessairement baptisé la colline qu'elle escalade, le "Ladder-Hill," — conduit du port de Jamestown à la citadelle qui protège la ville et d'où une poignée d'hommes résolus, armés de quelques méchants canons, pourraient tenir en échec au large toutes les flottes de la terre....Les Anglais décidément savaient ce qu'ils faisaient : leur prisonnier ne pouvait leur échapper !....

Au bout de la place rectangulaire, la rue — il n'y en a qu'une à Jamestown — fait un double crochet à droite puis, avec une pente presque imperceptible, traverse tout le village — car ce n'est pas autre chose qu'un village, un très modeste chef-lieu de canton — et suit les sinuosités légèrement accentuées de la vallée qui se resserre peu à peu en s'élevant. A gauche, une ou deux guinguettes, avec leurs portes égayées de houblon ou de volubilis : plus loin, une assez grande bâtisse qui sert d'hôpital. Puis les maisonnettes s'espacent, de plus en plus petites, avec leurs jardinets minuscules appuyés aux collines noires et incultes qui se rapprochent insensiblement jusqu'à se toucher.

De ce point, à l'extrémité de la vallée, on aperçoit au-dessous de soi tout le développement de cette capitale de Lilliput — les baraques du pari mutuel de Longchamps vues du chemin de fer de Versailles, entre Suresnes et Saint-Cloud. Puis un détour; et plus rien que la gorge étroite, de plus en plus verdoyante à mesure qu'on s'élève, jusqu'à ce qu'après avoir escaladé une montagne d'au moins 500 mètres, on arrive, à cinq ou six kilomètres de la ville, dans un petit vallon où se trouve le jardin toujours vert au milieu duquel repose encore le tombeau de l'Empereur.

On a décrit cent fois ce tombeau et ce jardin, comme aussi la petite maison de Longwood — le "château" — qui fut la résidence du célèbre prisonnier. De pieuses mains les ont achetés en 1858 et restaurés pour permettre aux rares fidèles que leur humeur vagabonde ou le hasard amènera ici de constater, de les contempler dans l'état où ils étaient au lendemain de la mort de Napoléon.

Le tombeau a dû être entièrement réédifié — ce qui le composait, en effet, a été apporté en France par la "Belle Poule" et orne une des salles du musée maritime de l'arsenal de Cherbourg. Il est situé à l'emplacement même que l'Empereur avait choisi pour sa sépulture, dans le fond d'un étroit vallon pittoresque qui se trouve à peu près au centre topographique de l'île.

Le jardin qui l'entoure, et qui est clos d'une barrière en bois assez simple, se compose d'une pelouse de maigre gazon qu'ombragent une vingtaine de beaux arbres: des cyprès et des ifs magnifiques, des pins, deux ou trois chênes touffus, des gommiers, un abricotier, un manguier et enfin le fameux saule pleureur que représentent toutes les lithographies populaires mais qui ne surplombe pas, comme on le croit communément le tombeau de l'Empereur, éloigné de quelques pas.

Très simple, ce tombeau : une vulgaire pierre plate, assez sale, sans la moindre inscription visible: s'il y en a eu quelqu'une les pluies ont dû la ronger. Tout au tour de cette pierre court une bordure de feuillages verts entremêlés d'un lierre grêle et maladif. Enfin pour clore le tout, une grille basse des plus ordinaires. Telle est la première tombe de Napoléon.

A gauche et à droite du jardin qui l'entoure, deux ou trois champs cultivés par des fermiers dont on aperçoit les habitations sur le versant septentrional. L'un d'entre eux, sans doute, doit être chargé de veiller sur le tombeau et d'en entretenir le modeste jardin. Peut-être même est il obligé par métier de réciter aux rares visiteurs quelque boniment dans le genre de ceux que débitent, d'un air ennuyé, les gardiens de nos musées populaires. Il faut avouer en ce cas qu'il fait bien mal sa besogne car il ne se dérange pas volontiers. Pour ma part, même en lui laissant espérer le gain d'une pièce de cent sous toute neuve, — la seule monnaie française qui ait cours à Saint-Hélène et qui y soit accueillie avec joie, — je n'ai pu le décider à se déplacer pour m'ouvrir la porte grossière de l'enclos où a reposé Napoléon.

Heureusement que cette porte ferme mal, ou plutôt ne ferme pas, et que, d'ailleurs, on pourrait facilement escalader la palissade sans le secours du gardien. Mais comment se fait-il que celui-ci soit si peu âpre au gain? Que les peuvent bien être ses ressources en ce trou perdu?

A part quelques arbres fruitiers, — des citronniers, des abricotiers, des manguiers, des figuiers, — et quelques méchants et rares légumes, ce pauvre vallon ne produit guère que du cresson qui du reste pousse abondamment de tous côtés, au bord des fontaines et des sources très nombreuses dans toute l'île. Plus verdoyant sans doute que les alentours immédiats de Jamestown, c'est encore un coin bien nu: il semble vraiment que la végétation ne daigne, à Sainte Hélène, se montrer que sur les plateaux les plus élevés: à Longwood, par exemple, dont on aperçoit au loin la sombre et belle forêt de gommiers.

C'est à l'autre bout de cette forêt, à l'extrémité du plateau, que s'élève, à huit kilomètres environ de Jamestown, la demeure aujourd'hui restaurée de l'Empereur.

On raconte que, sous le second Empire, la garde de cette maison avait été confiée, comme un poste d'honneur, à un officier supérieur nommé, en quelque sorte, conservateur du petit musée de souvenirs installé à Longwood. Je ne sais ce qu'il est devenu, ni s'il a été remplacé par quelqu'un de même rang et de même condition. En tout cas, le conservateur actuel — si conservateur il y — paraît bien jaloux des collections ou des débris dont il a la surveillance. Inutile de vous aventurer jusqu'à la porte en bois, scellée dans deux piliers de pierre, qui défend l'entrée du modeste logis où a vécu Napoléon. Deux gros chiens à poil roux, semblables aux chiens sauvages de la Patagonie, vous en interdiront l'accès et leur maître ne se dérangera même pas pour leur imposer silence.

Peut-être ne veut-il point permettre à des indifférents, à des profanes de pénétrer dans le jardinet et dans le pavillon qui, petit à petit, ont dû prendre à ses yeux l'importance d'un sanctuaire?

Peut-être aussi ne veut-il point laisser entrevoir à quelque étranger indiscret que, pour être logé d'une façon plus confortable, il s'est cavalièrement installé dans les meubles du grand homme, que c'est lui qui s'assied maintenant sans la moindre émotion, dans le fauteuil carré où reposait l'Empereur, que c'est enfin quelque maritorne de ferme qui couche, aujourd'hui, sans pudeur et sans honte, dans le dernier lit du vainqueur d'Austerlitz?

C'est cette raison que je crois la bonne.

Aussitôt bien, dès que l'on met le pied dans l'île de Sainte Hélène, est on frappé de l'indifférence absolue que professent ses habitants pour tout ce qui touche à Napoléon. C'est presque le plus cruel des oublis.

Pour ce petit peuple, isolé du reste du monde et sans relations avec lui, un tel souvenir devrait — n'est-ce pas? — être l'objet d'un culte incessant. Il n'en est rien cependant, et l'insouciance de ces gens est en cette matière bien voisine de ce que nous appelons le dédain. Non pas qu'ils ne soient point tout heureux et tout aises de penser que leur île a été le théâtre d'un drame poignant sur lequel le monde entier a eu les yeux fixés: les habitants de Sainte-Hélène sont volontiers vaniteux et s'enorgueillissent avec complaisance de tout ce qui peut illustrer le pays. Mais, — Dieu me pardonne! — ils paraissent beaucoup plus fiers de posséder la plus grande échelle du monde que d'avoir vu mourir, après une captivité célèbre, le dernier des grands capitaines. Le petit marchand qui vous vend, à Jamestown, des photographies vous fait de meilleur cœur l'article quand il s'agit de vous céder quelque vue de sa ville natale ou quelque croquis de cette fameuse échelle que lorsque vous lui marchandez quelque méchante gravure ayant trait au séjour ou à la translation des cendres de Napoléon.

Il sembles d'ailleurs que ce nom de Napoléon soit sorti de la mémoire des naturels de l'endroit. Si vous articulez ce mot devant eux, ils vous regardent d'un air ébahi et vous reprennent assez vivement, en le prononçant à leur tour d'une façon aussi bizarre qu'inattendue.

Ce n'est pas en effet, comme on pourrait s'y attendre, la prononciation anglaise. Si l'on voulait faire sentir cette manière toute particulière qu'ils ont de prononcer le nom de Napoléon, il faudrait recourir à un artifice typographique et l'orthographier ainsi: Napoûll'ion....

Napoûll'ion! Oui! c'est bien ainsi qu'ils prononcent. Je l'ai entendu repéter vingt fois à Jamestown, par les gens à qui je demandais le chemin qui mène au tombeau, et qui, d'un air de lassitude insurmontable et d'indifférence absolue, tendaient leur bras dans la direction de l'intérieur de l'île, avec un grand geste découragé, comme pour me dire: "C'est là bas, là bas, au diable vauvert! Il faut être fou pour vouloir courir ainsi. Allez y si vous voulez; je ne vous y accompagnerai certes pas."

Leur île, — qui est leur monde à eux, — n'ayant que douze kilomètres de large, en vouloir parcourir la moitié en promenant leur parait une entreprise beaucoup plus qu'audacieuse, quelque chose d'aussi chimérique que les travaux d'Hercule. Vous imaginez-vous la tête ahurie que ferait un de vos amis sur le boulevard, si, prenant son bras pour faire les cent pas avec lui, vous lui proposiez sérieusement de vous accompagner à pied jusqu'à Nantes ou jusqu'à Limoges? Telle est la grimace que font les gens de Jamestown quand vous les invitez à venir avec vous au tombeau de l'Empereur,

Du reste, toute question de fatigue mise à part, ils se soucient bien, ma foi! de l'Empereur et de son tombeau!

Les plus vieux d'entre eux qui, tout enfant, ont pu voir Napoléon se rappellent vaguement que, d'après les ordres mêmes du gouverneur Hudson Lowe, on le traitait beaucoup plus comme un prisonnier incommode et dangereux que comme une Majesté déchue. Ont-ils jamais su d'ailleurs ce que c'est qu'une Majesté?

Depuis plus rien. A peine les questions oiseuses de quelques rares visiteurs inconnus, échoués par hasard chez eux pour un jour à peine. Tout ce qu'ils en savent, de Napoléon, c'est cette réponse convenue qu'ils répètent avec leur éternel geste de lassitude: "Ah! oui!..... tombeau!.... Napoûll'ion!.... C'est là-bas, là-bas!"

Ah! si, au lieu de se promener, toujours rêveur et mélancolique, dans les sentiers de l'île, Napoléon avait avalé des sabres ou jonglé avec des assiettes! Ne riez pas! je parle très sérieusement.

Le jour, en effet, où j'ai visité Sainte-Hélène, j'ai pu voir, contre un des murs du marché de Jamestown, les débris d'une affiche jaune dont les pluies successives avaient à la longue effacé à moitié les caractères. On y lisait toutefois encore une date et ce titre: "American Circus." On les y lit peut-être encore. Un petit cirque forain d'Australie, allant dans la République Argentine avait été probablement amené là par les alizés. Alléchés par l'espoir de quelques recettes fructueuses, les acrobates de la troupe avaient sans doute déterminé le capitaine de leur navire à relâcher à Jamestown pendant deux ou trois jours et y avaient donné, devant toute l'île accourue, un spécimen de leurs talents. Quels souvenirs n'ont-ils pas laissés"

Pendant que je contemplais, surpris, les débris de cette affiche, le petit gamin qui me servait de cicerone, voyant ce que je regardais se mit à crier tout joyeux "Circus! circus! circus!" Puis, après avoir fait sur place leurs oeuvres trois "roues" des plus classiques, il se releva, la face entièrement décomposée par une remarquable grimace que n'aurait point désavouée Gougou-Loyal. Tout aussitôt une bande de galopins, sortis de je ne sais où, fut à ses trousses, riant, criant, applaudissant, acclamant mon gavroche de tous les "Aougoust! Aougoust!" de la création.

Le plus âgé d'entre eux n'avait pas douze ans à coup sûr. Aucun d'eux, par conséquent, n'avait assisté aux représentations de l'"American Circus," s'ils avaient en connaissance des gambades et des pitreries de l'immortel "Monsieur Auguste," ce n'était donc que par les récits émerveillés de leurs aînés. Fallait-il que ceux ci en eussent été frappés!

Pendant la journée entière, en effet, tous les gens à qui j'en parlai ne tarirent point d'éloges sur l'admirable cirque, — le seul! — qui était un jour venu leur rendre visite. De Napoléon, personne ne put rien me dire autre chose que le fameux: "Napoûll'ion! C'est là-bas, là-bas!" tandis que je connus tout de ce bienheureux cirque, avec la plus merveilleuse précision, on m'en raconta cent fois la mémorable représentation, au programme éternellement semblable, depuis la demoiselle qui crève les cerceaux en papier jusqu'au cheval qui trouve des mouchoirs cachés dans le sable, depuis l'homme caoutchouc qui mange, la tête en bas, avec une fourchette fichée à son talon jusqu'au clown qui joue le "Carnaval de Venise" sur des bouteilles vides.....

Allez à Sainte-Hélène! Causez, avec les gens de Jamestown de Napoléon et du fameux cirque américain: et vous verrez si vous ne frémirez pas d'horreur; si vous ne serez pas pris aussi d'une sorte de pitié indicible; si enfin, en quittant sans regret cette île désolée, vous ne vous rappellerez pas malgré vous la fameuse interjection de Chrysostome sur la vanité des vanités, en songeant à la lamentable aventure de ce colosse aux pieds d'argile que fut Napoléon, de ce géant qui bouleversa le monde, qui conquit toute l'Europe, qui, dans les débris des vieilles monarchies, découpa des royaumes pour tous ses proches, mais qui n'est point arrivé à laisser, dans l'esprit de ses derniers hôtes, une impression aussi profonde que les pitres d'un cirque de bas étage qui n'est même pas parvenu à fixer, dans la mémoire des petits-fils de ses geôliers, le souvenir exact de son grand nom.

PAUL MARION.

TU L'AS DIT.

Le Jeu de l'Amour et du Hasard.

La comtesse de Moncley, qui changera bientôt de nom, comme vous allez le voir, est, à coup sûr, l'une des plus appétissantes veuves qui se puissent rêver et aussi l'une des plus intelligentes dans sa conduite que j'ai jamais rencontrées. Elle a su, dès le premier jour, éviter dans l'expression de sa douleur une exagération de mauvais goût, sans tomber dans l'excès contraire et sans faire dire à ceux qui la regardaient passer dans ses "widow's weeds :"

—Il doit y avoir du foulard rose sous tous ces crêpes!

Aux premiers rayons d'avril, sans faire de bruit, elle a quitté son appartement de la rue de la Bienfaisance, où aucun visiteur mâle n'avait mis le pied depuis l'accident, et c'est seulement au bout d'une semaine que j'ai découvert son adresse cachée à tout le monde: "villa des Sycomores, Chantilly." Le 1er mai, dans un petit bout de maison située à distance convenable des sycomores de Sabine, on vit arriver quelques malles, une charrette anglaise et son poney, une jument de selle, un bull-terrier, deux domestiques et un homme frisant la trentaine. Cet homme, c'était moi.

Je me hâte de dire que, dans l'occasion, j'agissais à mes risques et périls, sans autorisation, sans aucun "droit" quelconque, sans autre motif que mon amour, un amour profond, pour espérer que mon déplacement ne serait pas en pure perte. Que voulez vous? qui ne risque rien n'a rien. D'ailleurs, qu'est ce que je risquais? le Salon, la fête des Mais, le Grand-Prix, la cohue de l'allée des Poteaux, quelques bals, costumés ou non, tout cela sacrifié à cinq mois de "voisinage le plus idéal? Je connais des gens qui ont traversé les mers et dépensé des fortunes pour suivre en pays perdus des aventurières tarées, ne valant pas, dans toute leur personnne, le petit doigt de Mme de Moncley.

La charmante colère de Sabine quand je me présentai chez elle, dès le jour de mon arrivée, fut déjà pour moi une douce récompense. Malgré ses grands airs, je vis bien qu'au fond elle était touchée, et je doute qu'un amoureux ait jamais éprouvé autant de plaisir à être flanqué à la porte par une jolie femme. Elle y mit le temps d'ailleurs, et ne me poussa dans la rue qu'après une mercuriale en règle que j'écoutai fort humblement, répliquant juste autant qu'il le fallait pour faire durer l'admonestation, terminée par ces mots

—Et maintenant vous allez me faire le plaisir de retourner à Paris. Le train passe dans une heure.

—Une heure! objectai-je timidement. Ce n'est guère pour embarquer deux chevaux, une voiture et recevoir un bail....

—Que dites vous? s'écria t elle, un bail? vous vous êtes permis? Sortez, monsieur! Quelle audace! un bail!... Et, s'il vous plaît, où demeurez-vous?

—Très loin, m'empressai je de répondre. A l'autre bout de la foire. Je suis sûr que j'ai mis trois quarts d'heure pour venir chez vous.

Sans mentir, j'avais mis cinq bonnes minutes.

—Ah! Dieu! fit-elle, à quoi est exposée une pauvre femme privée d'appui! Auriez vous fait cela, si mon mari vivait encore? Quand je pense qu'il vous considérait comme son meilleur ami! Pauvre Antoine!

Je murmurai, très bas:

—Vous savez bien qu'il n'eut jamais à s'en repentir. Nous parlerons de lui ensemble.

—Jamais!

—Alors, nous parlerons de nous, j'aime encore mieux cela.

Ces mots lui causèrent une irritation telle qu'il me fallut longtemps pour la calmer. Ensuite elle ne voulut me laisser partir qu'après m'avoir fait jurer de ne pas remettre les pieds chez elle. Je n'ai pas besoin de dire que je me fis tirer l'oreille une demi-heure avant de proférer ce serment, serment auquel je manquai dès le lendemain et le plus souvent qu'il me fut possible.

Je passe sur les mois qui suivirent, et je me borne à déclarer qu'il n'est point ici-bas de sort plus heureux que celui d'un amoureux malheureux tel que j'étais. Sabine avait des façons adorables de me foudroyer du regard de ses yeux bleus — des yeux faits pour tout autre chose que pour me foudroyer — quand elle voyait que j'allais tomber à ses genoux, et je dois ajouter qu'elle le voyait au moins dix fois dans chacune des visites que je lui faisais, toujours malgré sa défense. Ou bien, quand je m'oubliais à lui dire que si l'intention vaut le fait, le défaut devait avoir maintenant une grosse dent contre "son meilleur ami", vu que j'avais aimé sa femme comme un fou dès le premier jour.

—Pas un mot de plus, prononçait-elle sévèrement. Vous blasphémez l'amitié. Pauvre Antoine!

Et sa main blanche, grasse, parfumée, me semble, tamponnait la bouche sans miséricorde, tellement que, si je m'étais écouté, j'aurais blasphémé du matin au soir, comme le dernier des traîtres à l'amitié.

Le jour où elle quitta le crêpe, je profitai de l'occasion, assez naturelle, il me semble, pour poser carrément ma candidature à la succession du pauvre Antoine. Ce soir-là — c'était un soir de juin et les acacias abusaient de la faculté que possèdent certains végétaux de vous griser avec leur diable d'odeur, — ce soir-là, sa main ne se posa point sur ma bouche, elle se tendit vers la sonnette. Sabine, cette fois, ne menaçait plus, elle agissait. Je me voyais sur le point d'être jeté dehors par ses gens, lesquels se composaient d'une vieille femme qui avait été sa nourrice et que j'aurais renversée rien qu'en soufflant dessus. Pour le coup, il ne s'agissait plus de plaisanter. Je pris mon chapeau et filai sans attendre que Nanette me mît la main au collet.

Quand le jour parut, je n'avais pas fermé l'œil, non pas que la situation me parût désespérée, car je savais lire dans les yeux de Sabine.

Mais toute la nuit je m'étais répété avec chose. Entre nous, j'aimais mieux la sonnette, car je devinais bien que Sabine avait cette pensée:

—Cher ami, vous ne me déplaisez point, au contraire. Mais dans ma solitude de Chantilly, avouez le, je n'ai guère joui de mon veuvage. Laissez moi voir ce que c'est et si la chose vaut sa réputation. Dans deux ou trois ans nous causerons de votre affaire.

Dans deux ou trois ans! Jolie et charmeuse comme elle l'était, Sabine avait le temps de collectionner trente adorateurs, autour de la femme qu'on doit épouser, et les adorateurs c'est comme des mouches dans le lait: cela peut à la rigueur ne pas faire grand mal, mais le lait ne saurait y gagner.

Dans les premiers jours de septembre. Mme de Moncley m'apprit un jour qu'elle se rendait à Paris le lendemain pour jeter un coup d'œil sur son appartement.

—J'espère bien, ajouta-t-elle d'un ton sévère, que vous n'avez pas l'idée de m'accompagner?

—Pour qui me prenez-vous? dis-je avec une apparente soumission. Vous partez à....

—Huit heures du soir, afin de n'être point vue. J'enverrai Nanette en avant dans l'après-midi pour préparer ma chambre. Ah! pauvre Paris!

Elle ne disait plus: Pauvre Antoine! Je dois avouer que ce "Pauvre Paris!" m'inquiétait davantage.

Le lendemain, à huit heures, on fermait déjà les portières de l'express, qui s'arrêta à peine une minute. Sabine n'avait point paru. Elle arriva sur le quai comme la machine allait siffler.

—Vite! pressons-nous, madame! cria l'employé de loin.

—Pressons-nous, lui répétai-je, en ouvrant un compartiment au hasard et en la faisant monter.

Mais, au lieu de monter, elle retomba en arrière, presque évanouie dans mes bras. Voici ce qu'elle avait vu, et ce que j'avais vu, comme elle:

Les sièges du wagon étaient inoccupés et trois hommes, grimpés dans les filets, comme des singes, tenaient couchés en joue leurs fusils dont la lampe faisait luire les canons. L'un d'eux, comme nous ouvrions la portière, ayant hurlé d'une voix terrible

—N'entrez pas, nom de [illegible]

J'avais refermé le wagon tellement vite que nous n'entendîmes pas la fin de la phrase. Puis, Sabine et moi, nous nous précipitâmes dans le compartiment voisin sans bien savoir ce que nous faisions. Le train s'ébranlait déjà: nous étions seuls. Mme de Moncley semblait à moitié morte de frayeur quant à moi, j'avoue que j'étais violemment secoué.

—Ah! mon ami, s'écria t elle, les avez vous vus? Qu'est ce qui passe dans ce wagon? Ils vont se battre, se tuer! Quelle affreuse tragédie se prépare à côté de nous!

—Je n'y comprends rien, répondis-je. Une seule explication m'apparait comme possible. Ce sont des chasseurs devenus fous subitement. Sans cela, pour quoi seraient-ils montés dans les filets? S'ils voulaient s'entretuer, ils pouvaient le faire sans toute cette gymnastique.

—Non, suggéra Sabine, c'est un duel à l'américaine. En pareil cas, il paraît qu'on monte dans tout ce qu'on trouve. Mais comment ne les a-t-on pas arrêtés à Chantilly?

—C'est à peine si le train lui-même s'arrête.

—Avez vous entendu comme ils veulent s'exterminer sans qu'on les dérange. Ah! Seigneur! écoutez...

A coté de nous, la fusillade avait commencé. Plusieurs coups de feu avaient retenti, dominés par un cri aigu, déchirant, lugubre, que j'ai encore dans les oreilles. Puis un silence funèbre avait succédé: ils étaient tous morts, pour peu qu'ils eussent tiré juste.

Bien que nous fissions, en ce moment, nos soixante kilomètres à l'heure, je m'apprêtai à descendre sur le marchepied pour aller savoir ce qui se passait chez nos voisins. Comme je baissais la glace, deux bras m'étreignirent et une voix bouleversée par l'angoisse, une voix qui sentait bien bon tout de même, gémit derrière moi:

—Philippe! si vous m'aimez, n'y allez pas. Ils vous tueront!

Tout à fait comme au quatrième acte des "Huguenots," sauf que je ne m'appelle pas Raoul.

Le pauvre Antoine était loin, maintenant. Elle avait dit ces mots si doux

—Je vous aime.

En proie à une émotion qui avoisinait la crise de nerfs, Sabine, sanglotant, m'étreignait de toutes ses forces, bien que je n'eusse plus la moindre envie d'aller voir de près la Saint Barthélemy d'à côté. Parbleu! ces gens là pouvaient bien s'arquebuser tout à leur aise.

Voilà pourquoi, dès le lendemain, je courus chez mon notaire pour lui parler du petit hôtel qui était toujours à vendre, Dieu merci! mais qui ne l'est plus. Les ouvriers sont dedans et, vienne le mois de janvier, vous le verrez occupé par un jeune ménage de ma connaissance.

N'anticipons pas. Quand le train ralentit aux fortifications, ma compagne et moi avions perdu de vue nos voisins, ou du moins, ce qui en restait: mais maintenant il fallait prévenir la justice et faire enlever les cadavres. J'avais sauté sur le quai, cherchant des yeux le sergent de ville, quand je vis la portière du fameux wagon s'ouvrir, et les trois chasseurs en descendre fort tranquillement, portant roulée dans une couverture, une masse inerte qu'on jugeait devoir être le corps d'un enfant. Sans hésiter, je saisis au collet l'un des assassins en m'écriant:

—Misérable! que portez-vous là?

—Monsieur, répondit-il ne faites pas de bruit, s'il vous plaît, ou nous allons avoir trois cents personnes sur le dos. C'est mon pauvre Phanor qui est là-dedans.

—Phanor! répétai je, indigné de ce sangfroid. A d'autres! Sachez que j'ai tout vu.

Mon brigand, que je tenais toujours, écarta un coin de la couverture et me montra un museau sanglant. Je desserrai les doigts, confondu.

—Je suis désolé, dis-je. Mais, franchement on pouvait s'y tromper. Trois hommes blottis dans les filets du wagon et tirant des coups de fusils.....

—C'est bien simple. Phanor a été mordu il y a trois semaines. On l'a cautérisé et je le croyais guéri. Nous avons chassé avec lui toute la journée dans les environs de Creil: mais, à peine en chemin de fer, les symptômes se sont déclarés, et l'animal a voulu se jeter sur nous. A moins de sauter sur la voie, ce qui était chercher la mort, nous n'avions d'autre ressource que de grimper dans les filets comme dans une citadelle et de fusiller Phanor. Nous n'avons pu y parvenir qu'après Chantilly, car la pauvre bête, de son côté, s'était réfugiée sous les bancs. Enfin, à force d'appeler le malheureux chien, je lui ai fait sortir la tête et nous l'avons foudroyé! Ah! monsieur, quel voyage, je m'en souviendrai!

—Et moi aussi, répondis-je en allant rejoindre Sabine qui m'attendait à l'écart, fort intriguée de me voir saluer poliment des assassins.

—Oh! bien alors, fit-elle avec une moue quand je lui eus raconté l'histoire, cela ne compte pas! je retire ce que j'ai dit.

Mais en même temps, elle pressait doucement mon bras passé sous le sien, et je voyais dans ses yeux que cela comptait.

LEON DE TINSEAU.